érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« En quête de lecteurs ou en mal d'acteurs? »

Ouvrage recensé :

Dick Bogarde, *Des voix dans le jardin (Voices in the Garden*, Londres, 1981), traduction de Béatrice Vierne, Paris, Acropole, 1983.

par Suzanne Robert

Liberté, vol. 26, n° 5, (155) 1984, p. 107-110.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/30846ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 07:52

SUZANNE ROBERT

EN QUÊTE DE LECTEURS OU EN MAL D'ACTEURS?

Dick Bogarde, **Des voix dans le jardin** *(***Voices in the Garden,** *Londres, 1981), traduction de Béatrice Vierne, Paris, Acropole, 1983*

L'acteur, le dramaturge, le scénariste, le romancier: autant de créateurs et autant de formes d'art, de sensibilités, de techniques. L'interprétation d'un rôle relève de modalités bien différentes de celles qui président à l'élaboration sur papier d'un personnage appelé à s'incarner plus tard à l'écran ou sur scène, et de celles qu'autorise la création d'un personnage destiné à habiter un texte, et à n'habiter que lui seul. Certes, nul n'ignore l'existence de ces diverses tactiques de création, mais comment définir précisément leur nature propre, reflet de sensibilités et d'habiletés différentes, et leurs zones communes, source d'innovation?

Voilà le champ de réflexion qu'ouvre la lecture du livre *Des voix dans le jardin,* roman dont l'auteur n'est nul autre que le président du jury du Festival de Cannes 1984, Dick Bogarde[1]. Non pas que le roman traite de ces questions, mais son peu de consistance et ses allures d'exercice scolaire, si inattendus de la part

1. *La traduction de son premier roman avait été publiée chez Albin Michel sous le titre de* **Une aimable occupation.**

d'un acteur de cette trempe, laissent croire à une confusion de genres ou à une conception fort peu élaborée de la littérature. En effet, sommes-nous ici en présence d'un scénario lourdement étoffé ou d'un roman plus ou moins réussi? A-t-on affaire à des personnages romanesques ou à des charpentes de rôles d'acteurs? Ne vaudrait-il pas mieux voir ce texte plutôt que de le lire? Bref, Dick Bogarde a-t-il fait fausse route en cherchant à se commettre par l'écriture plutôt que par la voie qu'empruntent habituellement sa sensibilité et son talent?

Aux abords de Nice, la riche villa Triton surplombe la mer. Un couple d'aristocrates anglais, Linotte et Archie Peverill, y coule une existence paisible, triste. Le mari historien s'enferme dans son cabinet où trône le fétiche de sa passion: un mannequin revêtu des atours militaires de l'Aiglon. L'épouse partage son temps entre le jardinage et de somptueux pique-niques; bonne, aimable, fragile, elle cache à son mari la maladie qui la mine... Au cœur de Londres vit un jeune couple d'amants, Marcus et Leni. Marcus Pollock, fils de comédiens, fait office de commis dans une entreprise de location de matériel aux studios de cinéma; pour joindre les deux bouts, il travaille aussi comme modèle chez un marchand de photos suggestives. Leni Minx, de son nom véritable «comtesse Luise von Lamsfeld», a fui la ferme familiale pour venir chanter à Londres, au Mayerling Hütte, de vieilles mélodies de Marlène Dietrich et de Zarah Leander... Sur le luxueux yacht Papageno, le riche et extravagant metteur en scène italien Grottorosso dirige l'entraînement de la future vedette de son film, le pauvre Wolf Hagel, choisi pour incarner l'Aiglon dans une superproduction financée par la princesse Minerva Volturino... Voilà. Voilà les êtres d'où émaneront les voix dans le jardin. Tôt ou tard, ils seront appelés à faire les frais d'intrigues anodines dont le suspense se réduit au minimum. Tout au long du roman, les multiples plongées dans le psychisme des protagonistes et dans les rapports qu'ils entretiennent serviront de prétextes à des

monologues et à des dialogues d'une qualité douteuse, fidèles rejetons des manuels de pseudo-psychologie et des romans à l'eau de rose.

Existerait-il un moyen de corriger les graves défauts de ce roman? Oui, un seul peut-être: le cinéma. Inutile de préciser que le septième art ne constitue évidemment pas le dépotoir de la littérature. Toutefois, de la même manière que les personnages de scénarios se construisent comme des plans, des projets plus ou moins structurés, des univers dont le centre de gravité se situe près de leurs limites externes afin d'en laisser l'établissement définitif au réalisateur et aux comédiens, les personnages romanesques des *Voix dans le jardin* se présentent comme des ébauches, des surfaces, des systèmes peu élaborés auxquels il manque l'essentiel: de l'amplitude. Etrangement, le Bogarde-comédien saurait donner aux caractères créés par le Bogarde-écrivain une dimension qu'ils n'ont pas dans leur version écrite; en outre le cinéma, grâce à la série de filtres à actions conjuguées que constituent l'image, la musique, les acteurs, la mise en scène, le montage, etc., réussirait sans doute à donner chair au récit et à l'enrichir. Bogarde a beau régler ici ses comptes avec les metteurs en scène, il n'en demeure pas moins que l'un d'eux arriverait peut-être à redresser la molle échine de l'écriture bogardienne. Les personnages des *Voix dans le jardin* n'ont pas besoin de lecteurs; ils sont en quête d'acteurs.

Maladroit en ce qui concerne l'introspection, Dick Bogarde excelle cependant dans l'art de la description. Et l'on se prend à souhaiter qu'il ose un jour nous offrir une œuvre en grande partie fondée sur de larges pans descriptifs. Espoir vain! Car il semble que Bogarde s'acharne à respecter de supposées conventions implicites lorsqu'il s'agit d'écrire; il applique à la lettre une règle imaginaire selon laquelle un romancier doit nécessairement et obligatoirement adopter la recette suivante, digne des plus ennuyeux westerns: d'abord, présenter les personnages; puis, les faire parler; ensuite, désigner les

bons et les méchants; et enfin, couronner le tout d'une bonne dose de saine moralité (victoire des justes, défaite des malotrus). La chose étonne chez un acteur qui a su interpréter avec brio les personnages complexes de *Désespoir* (Fassbinder), de *Providence* (Resnais), de *The Servant* (Losey) et de *Mort à Venise* (Visconti). La performance du Bogarde-écrivain n'atteint pas (n'atteindra jamais?) celle du Bogarde-comédien. L'auteur du roman *Des voix dans le jardin* comprend fort bien une langue qu'il ne parle malheureusement pas (pas encore?).

Contrairement aux nombreux créateurs participant tour à tour aux étapes d'élaboration d'une œuvre cinématographique, le romancier, quant à lui, travaille seul, sans filet, sans filtres redresseurs et sans mode d'emploi. A trop vouloir se conformer à une recette, Bogarde nous fricote un plat dénué de surprise, d'âme, de saveur, et qui n'est pas loin de ressembler aux pires spécimens des romans Harlequin.